

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Vie passe idéologie

René Dionne

Number 16, Winter 1979, Winter 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40545ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dionne, R. (1979). Review of [Vie passe idéologie]. *Lettres québécoises*, (16), 41–42.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1979

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

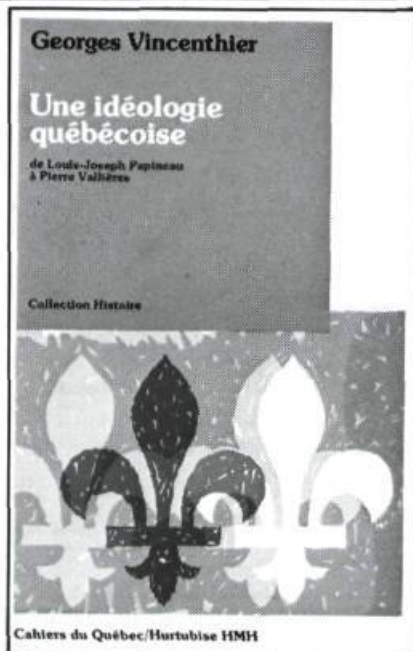
<https://www.erudit.org/en/>

Vie passe idéologie

Existe-t-il une idéologie québécoise ? Georges Vincenthier le croit ; aussi se plaint-il qu'on ait trop longtemps négligé l'étude de nos écrits polémiques et idéologiques. Mais qui aurait osé les étudier à une époque, hélas ! récente encore, où l'on refusait toute valeur à notre littérature ? La valeur était dans les écrits d'ailleurs, dont la fréquentation vernissait une belle tête salonarde (on la voulait bien « faicte » !), mais manquait à faire s'enfoncer dans le terreau natal l'arbre d'ici ; elle le déracinait plutôt : ses branches confuses, soumises aux ondées colonialistes, laissaient s'écheveler les feuilles au gré d'un snobisme desséchant. L'élite habitait les nuages d'une culture d'emprunt, le peuple était laissé pour compte, méprisé ; de la racine à la tête, la communication était coupée. C'est la tête qui s'en portait le plus mal : elle vivait artificiellement, se gavant de pilules vitaminées au lieu des sucres naturels à l'esprit, tandis que le corps adhérait des pieds et des mains à la terre nourricière, dont le courant vital, humanisant, circulait souterrainement, source cachée, mais salutaire. C'est ce courant qui a maintenu chez nous la vie dont tout un peuple, aujourd'hui, essaie de tirer la promesse de son avenir ; c'est là la source dont Georges Vincenthier s'est employé à reconnaître la force intermittente à travers les aléas d'une histoire que nous arrivons encore mal à posséder, parce que fait encore défaut la nécessaire confiance en soi qui naît de sa propre estime.

Le chemin de l'honneur

Vinchenthier a choisi le chemin de l'honneur. Il n'est pas allé demander ailleurs ce qu'il fallait penser de nous. Il n'a pas fait d'enquête sur le compte des « externes » qui auraient inspiré ou infléchi la pensée d'ici. Il s'est penché sur nos textes, les a interrogés, afin de



retrouver le filon qui mène de Louis-Joseph Papineau à Pierre Vallières. Il en est résulté une intéressante synthèse personnelle, que je me refuse, cependant, à considérer comme une synthèse des courants d'idées qui ont traversé l'histoire québécoise : celle-ci est plus variée, plus complexe, qu'il n'apparaît dans le livre de Vincenthier ; ceux-là, plus nombreux, plus ramifiés que ne le laissent entrevoir quinze chapitres de trois à cinq pages. Tout l'intérêt est dans le caractère de l'entreprise : une recherche individuelle sur le cas national, et dans son résultat : une vue particulière, aussi personnellement objective que possible, qui donne à son auteur la possibilité de décider, en fonction de sa lecture historique, de la situation collective.

La conclusion, qui me semble pessimiste, ne manque pas d'à-propos. Après deux siècles de lutte, ne sommes-nous pas toujours en face du même dilemme : ou vivre sains et saufs, repliés sur nous-mêmes et menacés de médiocrité, ou nous perdre dans une société plus

vaste, américaine, plus humaine peut-être pour tous et chacun. Si l'on en croit Vincenthier, la pensée n'hésitera plus longtemps chez nous « entre un Jean-Pierre Lefebvre qui envisage dans un avenir prochain la mort de la société québécoise et un Pierre Vallières qui en chante la renaissance dans une vie nouvelle » ; « la patience de durer » de Fernand Dumont laisserait bientôt la place à « l'impatience de mourir » lefebvrienne.

Le prix de la vie

Devant une telle conclusion, je saisis les limites de l'essai de Vincenthier. Son analyse, faite par bribes, de nos courants idéologiques n'a pas réussi à en saisir la source profonde ; elle en a bien décelé les traces, voire le point de départ, mais pas le jaillissement originel, primitif. La révolte avortée de 1837-1838 n'a pas tout raté ; elle n'a perdu qu'une bataille. Dès 1842, avec Lafontaine et Morin, la lutte a repris, la nation s'est réorganisée, en vue de la reconquête et certains ont même pensé, un moment, que 1867 avait été une étape de cette reconquête. L'illusion s'est évanouie bientôt aux souffles du fanatisme assimilateur ; la lutte a continué, plus consciente, plus éclairée. Elle n'a pas cessé, malgré des accalmies causées par la fatigue et la lassitude ; sans répit, génération après génération, il s'est trouvé des forces neuves, dynamiques, pour espérer de tout coeur contre le désespoir de la raison.

C'est au creux de cet espoir du coeur qu'il faut chercher, par-delà le prophétisme de l'intelligence, le secret de notre vie collective et le fil plus solide que tenu qui relie comme une chaîne vivante la trame dialectique de notre pensée nationale. Quand on sait la valeur de la vie, on n'en discute pas le prix ; c'est ce que, de pères en fils, pour le meilleur et pour le pire, les Canadiens d'autrefois et les Canadiens français de naguère ont sans cesse senti, plus que pensé, sous le couvert de leurs tiraillements idéologiques. Ce sentiment habite encore les Québécois d'aujourd'hui ; il anime le débat dans lequel séparatistes, fédéralistes, souverainistes et autres groupes nationalistes s'affrontent. Il sous-tend même l'opposition que Vincenthier remarque, et qui est réelle, entre les vues de Jean-Pierre Lefebvre et celles de Pierre Vallières ; parce qu'il est plus

Vient de paraître

AUX PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
LAVAL

PETITS- MAÎTRES ET ROUÉS

Évolution de la
notion de libertinage
dans le roman
français du XVIII^e siècle

par Philippe LAROCHE

Pour la première fois, une étude complète sur l'évolution du libertinage dans le roman français du XVIII^e siècle, avec son défilé de « petits-maitres », fats inconséquents dont la seule ambition est de briller auprès des dames, et de « roués », scélérats méthodiques qui ne cherchent qu'à les tourmenter et à les humilier, pour s'offrir les illusions d'une autorité sociale révolue.

400 pages, \$20.

EN VENTE CHEZ
VOTRE LIBRAIRE
OU
CHEZ L'ÉDITEUR :

LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

C.P. 2447, QUÉBEC G1K 7R4

profond que ces dernières, il ne risque pas de disparaître sous les élucubrations de l'un et de l'autre. L'on peut plutôt prévoir qu'il canaliser ces forces divergentes comme il a avalisé finalement dans un même débit vital, et de plus en plus fort, ses affluents anciens, tels ceux, apparemment différents, mais profondément convergents, de *Refus global*, de *Cité libre*, de *Liberté* et de *Parti pris*.

L'appel aux armes

En somme, je reprocherais à Vincenthier d'avoir conclu trop vite, à partir d'épiphénomènes qu'il a dans l'ensemble assez bien caractérisés, à un choix de mort. Bien plus, cette conclusion est niée par l'introduction et l'avertissement dont il a fait, ensuite, précéder son enquête historique : quand on a vraiment pris parti pour la mort de soi, l'on ne se met pas en peine de retracer la dialectique de sa vie, et si on le fait, l'oeuvre écrite témoigne contre soi : Garneau avait écrit pour la postérité une

oeuvre qui sauverait de l'oubli un peuple qui allait mourir sous le nombre et les circonstances, son oeuvre a généré la vie ; à force de montrer comment notre nation était menacée de médiocrité, sinon de mort lente, Maurice Séguin, maître d'histoire par excellence, a engendré des séparatistes québécois qui n'ont pas du tout envie de mourir. Les fédéralistes de demain leur devront la vie, même si elle n'est pas la meilleure qui soit, comme les libéraux d'aujourd'hui doivent aux conservateurs de la fin du XIX^e siècle, ainsi que le reconnaît Vincenthier, de pouvoir exister collectivement.

Le livre de Vincenthier n'est ni une synthèse ni un guide ; c'est plutôt, course sautillante sur les crêtes de la pensée québécoise au long des années de notre histoire, un appel à la réflexion et une provocation à l'action. Notre existence nationale est une histoire : le fait dépasse son explication. Vie passe idéologie !

René Dionne

Vient de paraître



AUTOUR DE BORDUAS

ESSAI D'HISTOIRE INTELLECTUELLE
PAR

JEAN ÉTHIER-BLAIS

Quel est le véritable Borduas ? Celui qui sert aujourd'hui d'emblème à une certaine libération ou celui qui a douté, souffert, lutté et qui a réussi à dépasser ses contradictions ?

À l'origine de cet essai, un seul souci : retracer, par l'amitié, les cheminements d'une vie et d'un rêve.

\$12,95

BON DE COMMANDE

- Veuillez m'expédier.....exemplaire(s)
de : AUTOUR DE BORDUAS
- Paiement ci-joint (chèque ou mandat)
- À percevoir sur mon crédit Chargex n°

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____



LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL

C.P. 6126, Succ. « A »
Montréal, Qué., Canada H3C 3J7
Tél.: 343-6321/6325